l'oublierai pas. J'aime Jacques de tout mon cœur et je devais être sa femme. Cela doit vous assurer, n'est-ce pas, et vous pouvez être certain que s'il existe quelque moyen de le sauver, je l'emploierai. Cela dit je ne parlerai pas.

Elle s'était exprimée avec tant d'énergie que le capitaine comprit qu'il n'en obtiendrait rien de plus.

—Elle reviendra, se dit-il, un peu de patience.

—Monsieur, pourrai-je voir mon frère aujourd'hui ?

—Je l'espère, mademoiselle.

—A quelle heure le saurai-je ?

—Dès que M. le commissaire du gouvernement sera au parquet. Vous pouvez attendre dans mon cabinet, si cela vous est agréable.

—Merci, monsieur.

Une demi-heure se passa. Segond était sorti. Il revint et présenta une permission à Marjolaine.

—Vous n'avez plus qu'à la faire signer à la place, dit-il.

—Et je verrai Jacques tout de suite ?

—Oui, mais pas après quatre heures.

Elle lui prit les mains et les embrassa en pleurant. Le capitaine, ému, les retira :

—Allez, mademoiselle, et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis ; je compte que vous ferez votre devoir !

L'adjudant-greffier de la prison ouvrit à Marjolaine une heure après. Il la reconnut tout de suite.

—Ah ! ah ! dit-il, nous nous sommes pressée ? sommes-nous en règle ?

Il regarda la permission.

—Oui. C'est bien. Entrez.

La lourde porte se referma sur la jeune fille avec un bruit retentissant. Le greffier conduisit Marjolaine dans une pièce assez vaste, dont les murs nus étaient blanchis à la chaux. Il y avait un banc et quelques chaises. Une fenêtre, haut percée dans la muraille épaisse, prenait jour sur la cour intérieure. De gros barreaux de fer la défendaient. Elle n'attendit pas longtemps dans cette pièce. Bientôt des pas s'arrêtèrent devant la porte. Le greffier l'avait extrait de sa cellule sans le prévenir de la visite qui l'attendait.

—Venez ! avait-il dit simplement.

De telle sorte que lorsque Jacques aperçut la jeune fille, son émotion fut si profonde qu'il chancela.

—Marjolaine ! ma sœur ! ma chère et bien-aimée Marjolaine !

Il s'élança vers la jeune fille et la prit dans ses bras. Derrière eux le greffier avait refermé la porte du parloir et l'on entendait le pas régulier d'un sergent-surveillant qui se promenait dans le corridor. Les deux jeunes gens se regardaient silencieux, ayant sur les lèvres un sourire d'ineffable bonheur. Car tout de suite, en se retrouvant l'un devant l'autre, ils ne pensaient qu'au plaisir qu'ils éprouvaient de se revoir. Mais bientôt la vraie situation leur revint à l'esprit.

—Mon pauvre Jacques ! dit elle.

Et elle se cacha la tête sur la poitrine du soldat et se mit à pleurer. Il la considérait avec une infinie tristesse. C'était vrai pourtant qu'elle était perdue pour lui, à jamais perdue, cette adorable fille ! C'était vrai que tous ses rêves d'avenir étaient évanouis ! Plus de bonheur possible ! Plus d'amour ! Plus de mariage à son premier galon d'officier ! Plus rien ! La mort !

Et cette pensée était celle de Marjolaine aussi, car elle dit :

—La mort ! la mort ! Est-ce possible, mon Jacques ? N'est-il aucun moyen de te sauver ?

—Aucun.

—Ainsi, c'est bien toi qui as tué Gironde en duel ?

—C'est moi, dit-il sans hésiter.

—Et tu l'as tué parce qu'il avait trompé ta mère ?

—Parce que ma mère souffrait et pleurait par sa faute ! Parce que cet homme était un misérable et que sa conduite était odieuse ! parce que j'ai voulu venger ma mère !

—Hélas ! si j'avais su ! Je ne t'aurais rien dit. J'aurais dû me douter qu'en te retrouvant devant Gironde, ta haine l'emporterait sur toute prudence, le mépris ferait taire toute discipline. J'aurais du attendre que les manœuvres fussent terminées. Alors Gironde redevenait un homme comme les autres. Il n'était plus ton officier. L'insulte n'était plus aussi grave. C'est ma faute ! Et je veux la réparer !

—Ma bonne, ma douce Marjolaine, ne pense plus à cela. Tu n'as obéi qu'à ton cœur en accourant me révéler le nom de ma mère. Je t'en remercie et je t'en ai aimée davantage ; mais n'essaye pas, s'il y a eu là de ta part une imprudence, n'essaye pas de la réparer. C'est bien inutile, va. Mon sort est réglé. Je connais la loi. L'incertitude doit torturer les inculpés qui ne connaissent pas la condamnation qui les menace. Moi, je suis très calme, je t'assure. Je suis si certain de mourir !

Il souriait en disant cela.

—Qui sait ? murmura-t-elle.

Il secoua la tête, et gravement :

—Tu aurais tort de conserver quelque espoir.

—J'espère, malgré tout. Il n'est pas possible que l'on te condamne à mort, lorsque l'on connaîtra tous les détails de ton histoire.

—De quels détails veux-tu parler ?

—De ceux de ta naissance ; de ceux de l'intrigue imaginée par Patoche, de cette substitution qu'il avait inventée, afin de tenir Mme de Cheverny sous sa dépendance.

—Ces détails on ne les connaîtra jamais. Qui les raconterait ? Ce n'est pas Mme de Cheverny, puisque si elle est certaine aujourd'hui que ce Pierre Gironde n'était pas son fils, elle ignore toujours qu'elle est ma mère, elle ne peut donc avoir pour moi que les sentiments qu'elle me témoignait jadis, d'une amitié très vive. Ce n'est pas mon colonel ! celui-la ne doit rien savoir, jamais ! ce serait être criminel que de lui ouvrir les yeux ! ce serait briser sa vie ! Ce n'est pas Bernard qui sait tout, lui, mais qui ne peut parler sans déshonorer sa mère ! sans faire mourir son père de honte et de douleur ! Ce n'est pas Patoche qui me hait parce que j'ai été, sans le savoir, l'obstacle à sa fortune ! Patoche qui m'a déshonoré au cercle ; c'est lui je n'en doute plus maintenant, et qui aujourd'hui se verra débarrassé de moi avec plaisir ! Compter sur lui pour cela, c'est compter sur le repentir ! Et ce serait mal comprendre cet homme que de le croire capable d'éprouver des remords.

Marjolaine écoutait tête basse.

—Enfin, poursuivait le jeune homme qui évitait de parler trop haut dans la crainte que le surveillant n'entendit dans le corridor, enfin ce n'est pas moi qui parlerai. Dès lors, qui donc irait dire au rapporteur, pour l'intéresser à ma cause et lui faire comprendre les motifs mystérieux du meurtre de Gironde : "Jacques est un enfant inconnu de sa mère et qui a voulut venger celle-ci d'un outrage innommable ?" Qui donc, Marjolaine ?

Elle dit avec énergie :

—Tu oublies qu'il y a quelqu'un que tu n'as pas nommé, qui sait tout et qui pour te sauver parlera s'il faut parler ?

—Qui ? Ce n'est pas toi, je suppose ?

—C'est moi !

—Tu ne feras pas cela !

—Je parlerai.

—Je te le défends !

—Je ne t'obéirai pas !

—Eh bien, soit, va révéler mon secret, le mien, tu entends ? un secret dont je suis seul maître. Va, sauve-moi par cette lâcheté. Déshonore cette pauvre femme qui n'est pas coupable de mon abandon, tu me l'as dit ! Déshonore son mari, ce brave officier si doux et si aimé de tous ses soldats ! Va ! sème la ruine et les larmes autour de toi, sauve-moi de la mort. Fais-moi rendre la liberté même, si tu peux ! Et lorsque tu auras fait cela, Marjolaine, tu m'écoutes, n'est ce pas ? lorsque je serai rendu à la liberté, n'essaye jamais de me revoir ! car je maudirai ton nom, je chasserai ton souvenir ! Je ne te reverrai jamais, je ne t'aimerai plus !

—Jacques ! mon Jacques !

—Je n'ai rien de plus à ajouter.

—Mais réfléchis, mon Jacques, c'est une situation horrible que celle-là ! Je ne puis pas te laisser mourir, moi. Ce n'est pas possible ! Mon devoir est de faire tous mes efforts pour te sauver.

—Qui te dit que je veuille être sauvé ?

—Que tu le veuilles ou non, mon devoir est de te sauver, malgré toi, s'il le faut !

—Et qui te dit qu'en trahissant ce secret tu me sauverais ? Le crime ne reste-t-il pas le même ? Jacques a tué son officier. Jacques est perdu ! C'est la loi ! Tes efforts n'aboutiraient pas. Laisse faire la destinée.

—Non, M. Segond, l'officier qui t'interroge, a déjà deviné que les véritables raisons du meurtre lui étaient cachées. Ces raisons, il veut les connaître, et il m'a dit...

—Il t'a dit....

—Que si elles étaient connues, elles te sauveraient peut-être.

—Tu as déjà parlé, malheureuse.

—Non, Jacques.

—Tu mens !

—Je te le jure, mon Jacques. Oh ! ne me regarde pas ainsi ; tu me fais peur, tu me fais peur !

—Que lui as tu dit ?

—Seulement ceci : que Patoche avait causé tout le mal !

—Tu vas me promettre que jamais plus un seul mot ne sortira de tes lèvres.

—Non, mon Jacques, je ne puis pas, je ne puis pas.

—Jure !

—Non, non, non !

—Je t'y forcerai bien.

—Non. Toute ma vie je me reprocherais mon silence.

—Mais, malheureuse, réfléchis donc que tes révélations ne peuvent me servir. En quoi changeront-elles la gravité de l'accusation qui pèse sur moi ? Qu'est-ce que cela peut faire à ceux de mes supérieurs qui auront à me juger, que je sois ou que je ne sois pas le fils de Mme de Cheverny ? Est-ce que cela changera quelque chose à mon crime ? La loi martiale est impitoyable. Elle va droit au but. Elle admet rarement de circontances atténuantes. Alors à quoi bon parler ? Considère quels malheurs tu répandrais autour de toi ? Ces vies brisées par la honte ! Et ma mère, ma mère, penses-tu à la terrible douleur que lui causerait cette nouvelle, si tu lui apprenais que je suis son fils ? Cela la tuerait ! Pleurer vingt ans un enfant qu'on a perdu. Cet enfant, le retrouver tout à coup, mais le retrouver prisonnier, condamné à mort ! Quel cœur de mère résisterait à une pareille secousse ! quelle raison n'en serait pas ébranlée ! Tu es bonne pourtant, Marjolaine. Et tu n'as pas pitié de cette pauvre femme ! C'est mal.... c'est mal.

—Mais je t'aime, je t'aime !

—Et crois-tu donc que je ne t'aime pas, moi ?

—Hélas !

—En douterais-tu ?

—Oui.

—Pourquoi ? Qu'ai-je fait pour que tu en doutes ?

—Tu ne songes qu'à la douleur qui atteindrait ta mère. Tu ne vois même pas que je meurs d'épouvante à la pensée que je vais te perdre.

Le jeune homme fut touché. La plainte était si humble, si douce, qu'elle allait droit à son âme.

—C'est, au contraire, une preuve d'amour que je te donne, ma chère Marjolaine. Tu as le cœur fort, je connais ton courage, la grandeur de ton affection. Et je ne crains pas de t'associer à mon sacrifice. En faisant obstacle à mon dévouement, tu me prouves que tu ne m'aimais pas comme je t'aime. Au contraire, en partageant mon secret, en me laissant mourir comme je veux mourir, tu n'as plus vraiment avec moi qu'une seule pensée, un seul cœur. Et sois certaine, Marjolaine, que lorsqu'on m'aura bandé les yeux et qu'une seconde seulement me séparera de la mort, je ne penserai pas à une autre qu'à toi, à toi seule !

—Ce que tu dis est beau, ce que tu veux faire est grand, sublime, mais c'est au-dessus de mes forces ! Je ne suis qu'une femme, moi ! Si je ne t'aimais pas, il est possible que je me ferais la complice d'une action aussi courageuse, mais je ne suis qu'une femme, te dis je, et je t'aime !

—Je t'en supplie, Marjolaine.

Et il l'implorait, les mains jointes, ne trouvant plus rien à lui dire, ayant épuisé tous les raisonnements.

—Ecoute, dit la jeune fille, il y a quelqu'un qui doit être juge, en tout cela ; il y a une volonté dans laquelle tu devras toi-même t'incliner.

—Une volonté ?

—Celle de ta mère !